

## Adolescence et choix professionnels au seuil de l'an 2000

par Marcel Guyot  
Université de Lausanne

Mesdames, Messieurs, permettez-moi tout d'abord de remercier les organisateurs, j'allais dire les initiateurs de cette journée pour m'avoir invité à participer à vos échanges sur le thème général de l'initiation chez les adolescents.

Je dois cependant vous confier dès le départ que j'ai eu de très grandes hésitations et réticences à honorer cette invitation et cela pour surtout les 3 raisons suivantes.

En premier lieu, parler de choix professionnel aujourd'hui n'est pas chose facile. Les mutations dans les professions, les formations et les changements que nous observons dans le monde du travail sont là pour nous suggérer que la plus grande prudence s'impose en matière de représentations professionnelles. Cela m'apparaît d'autant plus nécessaire à dire qu'il n'y a pas aujourd'hui, tout au moins dans le domaine de la psychologie de l'orientation professionnelle, de théories satisfaisantes pour appréhender et identifier les problèmes de choix de manière globale et généralisable et proposer des solutions acceptables et fiables à long terme pour les résoudre.

Il y a certes des enquêtes intéressantes mais elles sont d'ordre mosaïque et n'ont qu'une valeur empirique discutable; souvent les constats auxquels elles conduisent sont contradictoires. Ce qui est valable aujourd'hui ne l'est plus demain et ce qui apparaît comme un avis autorisé ici perd sa légitimité dans le contexte de nos voisins. Je n'en suis pas trop surpris en faisant référence par exemple à une image qui m'avait frappé très en arrière dans le temps au moment de mes études à l'Université et qui m'avait convaincu que l'étude de ce qui concerne le social est extrêmement complexe. Après leurs succès d'envois d'humains sur la lune, certains responsables américains de l'époque s'étaient proposés de recycler leurs ingénieurs débauchés. Il avait été question si je me rappelle bien de les reconverter dans l'étude des problèmes sociaux aux USA. Mais finalement on avait renoncé parce que les ordinateurs de l'époque n'auraient pas été assez puissants pour traiter toutes les informations que l'on se proposait de recueillir dans le sens où on l'aurait souhaité.

La seconde résistance à répondre à l'invitation était la suivante : votre journée est placée sous l'étendard de l'initiation. Je me suis demandé si le choix professionnel des adolescents devait être considéré comme une forme particulière d'initiation. A vrai dire, je n'en sais trop rien, car ma formation de psychologue à l'école de Genève étant avant tout de type piagétien, j'aurais plutôt tendance à dire que le choix professionnel c'est peut-être d'abord et avant tout une forme particulière d'adaptation parmi d'autres qui comporte dans sa logique ou son déroulement 4 phases étalées dans le temps :

- 1) une phase de *prospéction* de soi-même en rapport avec les contextes de formation et de travail,
- 2) un acte de *décision*, c'est-à-dire le choix lui-même,

- 3) une phase de *réalisation* de la décision,
- 4) une *mise à l'épreuve de cette réalisation* par l'entrée dans le monde du travail en devenant autonome.

Enfin, il convient que je vous parle de ma troisième réticence. Je vous ai suggéré tout à l'heure qu'il n'était pas facile de s'occuper aujourd'hui de choix professionnel et d'en parler. J'en suis d'autant plus convaincu que j'ai rencontré au cours de mon activité de psychologue praticien, durant plus de 25 ans, environ 5'000 jeunes filles et jeunes gens qu'on regroupe sous le dénominateur "adolescents". Et après 25 ans d'activité de consultation et contrairement à mes références de jeune psychologue à la fin de mes études, je crois observer des difficultés grandissantes dans les attentes et les explorations des jeunes, des inquiétudes et des hésitations plus soulignées qu'autrefois lorsqu'il faut prendre des décisions. Les problèmes liés aux réalisations et concrétisations de celles-ci me semblent aussi aller dans le même sens. Alors vous comprenez ma troisième réticence : s'il est déjà difficile de comprendre ce qui se passe chez les jeunes d'aujourd'hui et d'apporter des réponses adaptées à leurs interrogations, est-ce qu'il n'est pas présomptueux de ma part de vouloir parler d'avenir en matière de choix professionnel par rapport à l'an 2000 et au-delà ? A certains égards, je le pense.

Je le pense surtout parce que nos connaissances relatives au choix professionnel et à l'adaptation au monde du travail sont - je l'ai déjà relevé tout à l'heure - partielles et fluctuantes. La coordination interdisciplinaire qui pourrait et devrait s'occuper de ces problèmes n'en est qu'à ses balbutiements ou tout simplement n'existe pas. Les psychologues, les pédagogues, les sociologues, les économistes tiennent des discours souvent divergents. Enfin à l'intérieur de chacune de ces disciplines les discordances sont, je dirai, monnaie courante. Alors vous vous demandez pourquoi je suis quand même avec vous, car au vu de ce que je viens de vous dire, il n'y avait plus qu'à renoncer et à céder ma place à quelqu'un d'autre. J'ai finalement accepté de venir pour les deux raisons suivantes :

- 1) J'ai toujours eu beaucoup d'intérêts à m'occuper d'adolescents et pour cette raison je me suis dit qu'il serait peut-être intéressant de vous faire partager cet intérêt malgré les difficultés de l'entreprise. J'ai donc pris l'option de vous faire part de mes espoirs, car à considérer avec attention la problématique du choix professionnel, il subsiste de grands espoirs.
- 2) Mais parallèlement, les interrogations et les variantes autour des problèmes ne peuvent être ignorées. En faire abstraction serait une façon de nier qu'il y a déjà maintenant des problèmes et qu'il y en aura de nouveaux si l'on tente quelques projections par rapport aux contextes et caractéristiques du monde professionnel de demain.

Parlons d'abord si vous le voulez bien des espoirs :

Je mentionnerai d'abord la position générale actuelle des adolescents par rapport au choix professionnel : elle ne me semble pas avoir changé dans le fond même si elle a évolué dans la forme. Je me réfère bien sûr avant tout à la consultation OSP des 25 ans, dont je vous parlais tout à l'heure.

En dépit de tous les changements, difficultés et mutations qui caractérisent le monde du travail, la quasi-totalité des adolescents et adolescentes continuent de se sentir très concernés par leur formation et par leur avenir même si certains, par leurs attitudes ou leurs discours, peuvent parfois nous suggérer le contraire.

En second lieu, ceux qui se sont formés et qui ont pu acquérir, avec plus ou moins de heurts, une qualification qui réponde à leurs attentes, que ce soit un CFC, un diplôme professionnel, une licence universitaire, disent qu'ils ne regrettent pas les efforts consentis et une grande majorité d'entre eux se disent convaincus qu'ils trouveront du travail dans un laps de temps ne dépassant pas quelques mois, parce qu'ils sont qualifiés. Ceci concerne bien sûr les jeunes en Suisse romande.

En troisième lieu, les adolescents bénéficient de possibilités de formations nombreuses, il faut le rappeler, et ils exploitent largement les offres de formations qui leur sont faites, convaincus vraisemblablement pour la plupart d'entre eux qu'une formation professionnelle, c'est peut-être une des meilleures façons de répondre aux exigences de demain.

Pour souligner encore davantage les attitudes positives que l'on se doit de reconnaître aux jeunes par rapport aux valeurs qu'ils attribuent à la formation et la qualification professionnelle, j'aimerais faire encore mention d'une recherche très limitée dans ses objectifs, mais pas inintéressante pour autant. Elle a été conduite auprès d'anciens consultants de l'orientation d'un centre pédagogique pour adolescents à problèmes, dans lequel je collabore. Ces adolescents, ou tout au moins ceux qu'on a pu retrouver et contacter plus tard, c'est-à-dire aux environs de 20-25 ans, sont unanimes dans une des réponses qu'ils donnent à l'enquête que nous avons conduite. Lorsqu'ils ont réussi une formation professionnelle de base, pour la plupart de niveau CFC, ils en parlent comme d'une réussite et cela avec fierté... un peu comme si c'était une réhabilitation.

Quant à ceux qui ont échoué, ils semblent aussi unanimes dans leurs regrets. Si c'était à refaire, ils se construiraient différemment et envisageraient l'école tout autrement et non pas comme ils l'avaient fait, c'est-à-dire sans appétence et sans assimiler les connaissances et les valeurs que celle-ci est supposée transmettre.

En un mot, le besoin de conformité par rapport à la formation, c'est-à-dire d'appartenance au groupe, est une réalité que je crois non contestable. Cette prise de conscience, certes tardive direz-vous, est peut-être de la part de ceux qui nous ont apporté leurs témoignages une façon de nous dire que leur marginalité est quelque chose qu'ils ne souhaitent pas vraiment ou même pas du tout et qu'au fond de leur vraie demande, leur vrai besoin c'est de ne pas être différent des autres par rapport au monde du travail. Quant aux craintes, mes craintes, elles sont nourries par de multiples soucis ou références, qui vont de l'article de journal aux enquêtes scientifiques, en passant par la pratique clinique de la consultation.

J'en ai arbitrairement choisi quelques-unes qui ont retenu plus particulièrement mon attention.

Aux USA, vous avez lu il y a une dizaine de jours comme moi dans les quotidiens, que vous aviez 5 fois plus de chances de devenir pauvres si vos parents se séparent.

Question : qu'en est-il des jeunes peu ou pas qualifiés, qui de plus sont l'objet de préoccupations importantes liées aux relations dans le cadre de la famille ? Est-ce que ceux-ci ne sont pas encore davantage touchés ?

Il y a ensuite la précarité des emplois et la montée du chômage. Aux USA toujours, et je reprends ici les propos mêmes du professeur Denis Maillat, qui disait il y a peu de temps dans ces murs lors du congrès sur l'OP des adultes : "35 millions d'Américains sont des mercenaires. Il n'ont pas de patron ou plutôt ils en ont 10, 20, 100. Ils travaillent une heure, un jour, deux mois ou la durée d'un projet, d'un contrat. Ils vivent près de leur téléphone, sillonnent le pays, dévorent les annonces des journaux spécialisés. On pourrait les appeler les temporaires, les périphériques". Le professeur D. Maillat trouve que l'étiquette "mercenaires" leur convient mieux. Ces 35 millions constituent le tiers de la force de travail américain. En l'an 2000, les projections montrent là-bas qu'un employé sur deux sera loué pour une fonction précise et une durée déterminée.

D. Maillat ajoute : "A ce niveau, ce n'est pas un bouleversement, mais une véritable révolution. Il y a 2 ou 3 décennies, l'Américain se mariait avec son patron : les carrières étaient longues, solides, sécurisantes. L'identification avec l'employeur était totale. On était «Boeing» ou «Xerox». Il n'a fallu qu'une vingtaine d'années pour que tout cela change en basculant dans le flou et l'imprévisible".

Question : nos adolescents d'aujourd'hui, qui constitueront les forces vives et actives de notre société, rencontreront-ils des problèmes semblables, avec toutes les incertitudes et les difficultés que cela représente ?

Je vous propose maintenant quelques références plus proches de nous. Elles sont au nombre de trois et concernent :

- 1) un bref regard sur certaines études universitaires,
- 2) une allusion aux jeunes mal ou peu scolarisés,
- 3) la consultation adulte en OSP.

En ce qui concerne l'Université, savez-vous que depuis 2 ans en Suisse romande pour ne prendre que la psychologie, il y a chaque année environ 600 nouveaux étudiants. Plus de 300 à Genève, environ 200 à Lausanne et environ 60 à Fribourg. Admettons par hypothèse, si vous le voulez bien, un taux logique d'échecs ou d'abandons de 50 %, cela signifie qu'en 3 ans et 3 ans seulement, les universités romandes vont mettre sur le marché du travail un nombre de licenciés correspondant à l'ensemble des postes de travail connus et recensés dans les principaux services publics ou privés qui engagent des psychologues. Or, la durée professionnelle moyenne des psychologues n'est pas de 3 ans ! Je vous laisse tirer vous-même les conclusions ou tout au moins les interrogations qu'une telle observation suscite. La présentation que je vous propose n'est bien sûr que provisoire. Mais je formule l'hypothèse qu'une méthodologie bien construite de l'analyse de l'emploi dans le domaine de la psychologie nous conduirait à des considérations et des interrogations proches de celles auxquelles je fais explicitement ou implicitement allusion. L'exemple de la psychologie est certes un exemple particulier parmi d'autres, si l'on considère l'ensemble des diplômés issus de l'ensemble des formations offertes par l'Université. Mais l'exiguité qui a toujours

caractérisé le marché du travail des psychologues, me semble confiner aujourd'hui à l'étouffement. Faut-il dès lors introduire des quotas, par le biais d'un numerus clausus ou par d'autres stratégies ? La question vient en tout cas d'être posée récemment pour les études de médecine.

En restant dans le domaine universitaire, je crois qu'il n'est pas inutile de faire aussi une allusion aux sciences économiques. Il n'y a pas si longtemps, c'est-à-dire une dizaine d'années en arrière, la recherche et la découverte d'un emploi à la fin des études n'était pas vraiment un problème insoluble, même si les tentatives de certains ont dû être reconduites plusieurs fois pour aboutir. C'est peut-être cela qui a provoqué le rush incroyable que nous avons observé vers ce type d'études, et aujourd'hui la difficulté de dénicher un emploi, tant soit peu approprié aux qualifications de base, est devenue une problématique beaucoup plus difficile à résoudre.

Arrêtons-nous maintenant, si vous le voulez bien, à la consultation en OSP auprès d'adolescentes et d'adolescents ayant rencontré des difficultés durant leur cursus personnel et scolaire et qu'on retrouve dans les classes dites terminales dans le canton de Neuchâtel, pratiques dans le canton de Genève et de développement dans le canton du Valais. Ce sont des élèves qui en général accusent un retard scolaire de 2 ans environ, qui ont souvent des difficultés électives dans une ou plusieurs des disciplines scolaires de base, français, mathématiques, par exemple, mais dont les caractéristiques développementales sur le plan intellectuel n'ont rien de commun avec celles d'enfants ou d'adolescents qui souffrent d'un handicap cognitif plus important.

Classiquement, c'est-à-dire il y a une dizaine d'années, un grand nombre de ces élèves accusant le retard scolaire que j'ai mentionné se dirigeaient dans une proportion importante à la fin de leur scolarité vers des activités professionnelles pratiques, concrètes qui n'étaient pas envisagées nécessairement dans la perspective d'une formation en vue d'un CFC, même si certains s'y essayaient, activités qu'on pouvait acquérir en quelque sorte "sur le tas". (Pour rappel, je vous signale que vers les années 1950-1955, plus de 50 % des jeunes filles, au terme de la scolarité obligatoire, entraient par ce biais-là dans le monde du travail sans aucune formation). Pour autant qu'ils soient motivés par ce genre d'activités professionnelles simples, mais le plus souvent répétitives, les élèves dont je parlais à l'instant avaient la quasi-certitude de trouver de l'embauche dès la sortie de l'école. Aujourd'hui, en raison de différents facteurs, d'ordre économique, politique, structurel, technologique, ces emplois, ces places de travail se sont raréfiées. A cet égard, la remarque que m'a faite récemment un responsable d'une classe d'intégration d'adolescents pour élèves de langue étrangère, dans un centre professionnel de notre canton, me semble bien résumer la situation devant laquelle nous nous trouvons. Il m'a demandé simplement ceci : "Vous en connaissez beaucoup des places de travail dans l'horlogerie dans le canton pour des jeunes non qualifiés ?"

De manière plus explicite, il voulait dire qu'il devenait extrêmement difficile de résoudre l'équation de l'intégration professionnelle d'un adolescent ou d'une adolescente, qui pour diverses raisons a acquis un retard scolaire important et qui ne peut pas se qualifier au niveau CFC, mais qui pour autant reste ou est tout simplement un adolescent normal mais lourdement pénalisé parce que ses ressources intellectuelles n'ont pas pu se concrétiser en systèmes de

connaissances ou d'actions suffisamment structurées, des connaissances qui sont absolument, non seulement nécessaires, mais indispensables pour aborder une formation qualifiée même simple.

Au niveau des interrogations et des craintes, la dernière référence à laquelle je souhaite faire allusion concerne la consultation en orientation des adultes.

Comme vous le savez peut-être déjà, depuis quelques années, les services d'orientation ont enregistré ici ou ailleurs une augmentation massive des demandes provenant d'adultes tant en ce qui touche l'information générale, qu'en ce qui touche le conseil. Par exemple, en 5 années cette augmentation pour la consultation dans les offices d'OSP de ce canton a atteint plus de 125 %, passant, pour des personnes de plus de 20 ans, de 250 à 600 demandes. En ce qui concerne les demandes d'information individuelle, elles ont passé, toujours pour les 5 années de 1989 à 1994, de plus de 2'000 à environ 3'500. Cette population nouvelle qui s'adresse aux services est caractérisée par le fait qu'il s'agit le plus souvent de chômeurs et de sans emploi qui très fréquemment sont non qualifiés. Vous le saviez certainement déjà.

En considérant maintenant plus cliniquement la situation psychologique des consultants au cours des échanges que nous avons avec eux, il y aurait aussi beaucoup à dire. Je retiens pour ma part deux caractéristiques parmi d'autres :

1. Ils ont souvent beaucoup de peine ou de réticence à aborder leur passé scolaire et professionnel. Parler de ces deux aspects constitue souvent pour eux une difficulté, une gêne... un peu comme si en en parlant, on réveillait des blessures souvent mal cicatrisées, un peu aussi comme si en en parlant, c'était rétablir le mur infranchissable qu'ils avaient connu devant leurs espoirs et leurs aspirations à trouver un travail ou une formation un tant soit peu rassurants par rapport à leurs angoisses et leurs appréhensions.
2. La seconde caractéristique c'est leur demande de formation ou de reconversion. Une grande majorité d'entre eux voudraient absolument faire du social... un peu comme si en réparant l'autre ou en aidant l'autre à se réparer... on se réparait soi-même.

Il y aurait beaucoup de choses à dire encore à ce propos. Permettez-moi simplement de synthétiser par rapport aux espoirs et aux craintes dont je viens de vous parler.

Au vu de ce que j'ai évoqué, le problème du choix professionnel apparaît vraiment comme un problème difficile et cela est d'autant plus vrai si l'on considère aussi tous les aléas et les changements qui caractérisent le monde économique et social d'aujourd'hui et ce qui se passera demain, c'est-à-dire en l'an 2000 et au-delà. Devant cette situation, peut-on parler de rites d'initiation ? Poser la question, c'est un peu se demander si du point de vue du choix professionnel les choses se passent aujourd'hui telles qu'elles se passaient peut-être autrefois.

Je ne le crois pas, d'abord en raison des changements liés à l'organisation du monde économique et social. Les grandes vagues économiques et les nouvelles technologies sont là pour nous le suggérer. Il y a d'autre part des transformations dans la répartition des emplois

entre secteurs économiques. La tertiairisation des systèmes de production ne fait plus aujourd'hui de doute et le glissement vers les nouvelles stratégies de production qui ont le tort de s'internationaliser fait que les adolescents d'aujourd'hui se trouvent devant une situation autre par rapport à celle des adolescents d'autrefois : il s'agit avant tout aujourd'hui de se préparer par rapport à des concepts tels que la mobilité, la flexibilité et les changements et non plus par rapport à quelque chose d'immuable et de fixiste. C'est la raison pour laquelle - et je l'ai déjà fait remarquer tout à l'heure - je préfère parler du choix professionnel comme d'un problème particulier d'adaptation plutôt que d'un problème d'initiation. En me référant à l'expérience auprès des 5'000 adolescents que j'ai eu l'occasion de rencontrer pour des questions relatives à leur choix professionnel, il me paraît aussi préférable de parler pour chacun de ces 5'000 jeunes gens et jeunes filles de problèmes particuliers d'adaptation chaque fois différents quand on passe de l'un à l'autre, car il n'y a pas deux situations qui soient identiques, même si elles entretiennent certaines ressemblances. La réponse aux questions posées au sujet du choix professionnel est également très différente selon les individus car, pour chacun d'entre eux, il faut à la fois tenir compte de facteurs liés à l'histoire personnelle, au vécu présent et aux constructions potentielles par rapport à l'avenir. Prenez encore en compte les contextes, l'équation n'est pas simple. On pourrait aussi dire que les adolescents doivent à chaque fois - et cela ne va pas changer dans les années à venir et au début du prochain millénaire - résoudre l'équation délicate suivante : "Comment concilier *fantasmes et réalités*" ? Et c'est peut-être ça une des problématiques principales des adolescents par rapport à leur choix professionnel au seuil de l'an 2000. Mais ce n'est pas nouveau, car de tous temps il y a eu et il y a des adolescents qui, dans une perspective que je qualifierai de piagétienne, privilégient, par rapport à l'adaptation, le pôle "assimilation" par rapport au pôle "accommodation", d'autres qui font l'inverse et une troisième catégorie qui se construit en tenant compte de ces deux aspects de toute adaptation.

En voici quelques illustrations parmi d'autres :

- Première situation : je pense à telle jeune fille qui en évoquant son avenir s'arrête à la seule perspective d'écurière-palefrenière - sans du tout prendre en compte par exemple les problèmes qu'elle rencontrerait nécessairement pour trouver une place d'apprentissage, et les problèmes qui pour les filles sont liés à ce type de formation et, enfin, ceux posés par l'accès à l'autonomie économique et sociale de cette profession. Elle refusait par ailleurs d'envisager son intérêt pour l'équitation comme un hobby à côté d'une autre qualification professionnelle de base, peut-être plus prometteuse sur le plan du marché de l'emploi que peut l'être une formation d'écurière-palefrenière.

- Pour le cas où on envisagerait uniquement le pôle accommodation, je pense aux jeunes gens ou jeunes filles qui ne rêvent que de voyager mais qui n'en parlent pas, parce que cela ne se fait pas, parce que cela est dangereux, parce que des parents tout simplement ont dit : "Maintenant il faudrait réfléchir à poser les pieds sur terre sans quoi tu ne gagneras pas ta vie, tu ne seras jamais indépendant, autonome et tu te retrouveras sans boulot !"

Dans une perspective psychanalytique, on pourrait parler d'adolescents qui, dans le premier exemple, privilégient essentiellement le principe de plaisir au détriment du principe de réalité et d'autres qui font l'inverse, comme dans le deuxième exemple. Il y en a bien sûr d'autres

qui oscillent entre ces deux principes et qui arrivent peut-être plus aisément à résoudre leur équation personnelle parce qu'ils tiennent compte à la fois de deux points de vue plutôt que d'un seul.

Vous comprenez peut-être par là pourquoi il m'apparaît nécessaire de considérer avant tout le choix professionnel en termes d'adaptation et pourquoi il m'est difficile d'envisager ce choix comme une initiation. Je le vois davantage, comme je l'ai mentionné tout au départ, comme une construction avec des étapes, les 4 étapes dont j'ai parlé que je vous rappelle :

- l'exploration de soi et des contextes de formation,
- la décision,
- la réalisation du choix avec autonomie qualificative,
- le passage à l'autonomie économique et sociale.

Pour se convaincre encore davantage de la nécessité d'envisager le choix professionnel et sa réalisation en termes d'adaptations nécessaires, il n'y a qu'à aussi observer ce qui se passe dans la réalité. J'ai dit tout à l'heure que l'expérience avec 5'000 jeunes filles et jeunes gens montrait que l'équation personnelle de chacun d'entre eux comportait toujours des différences par rapport à celles de tous les autres. Si l'on considère maintenant non plus chaque adolescent, mais plutôt des groupes d'adolescents, il y a souvent de très grandes différences entre ceux-ci. Par rapport à ça, je vous propose d'examiner successivement, mais brièvement, quelques situations. Elles concernent les dimensions suivantes :

1. l'âge au moment du choix,
2. l'histoire scolaire antérieure au moment du choix,
3. l'appartenance à telle ou telle catégorie scolaire,
4. le sexe,
5. l'état des connaissances au moment du choix,
6. la dynamique personnelle,
7. le contexte familial et/ou social,
8. l'offre et la demande en matière de formation.

1. En ce qui concerne *l'âge au moment du choix* et si l'on considère le groupe des adolescents libérés de la scolarité obligatoire, on peut en tout cas distinguer deux situations très différentes :

a) Pour certains le choix a en quelque sorte un caractère de contrainte forte. On ne continue pas l'école non seulement parce qu'on ne le souhaite pas, mais aussi parce qu'on ne le peut pas, en raison des exigences d'entrée dans les écoles supérieures. Pour cette raison, la décision relative aux choix - qui va donc être un choix plutôt définitif, a quelque chose de beaucoup plus pesant. Il est donc préférable de tomber si possible juste.

b) Pour d'autres, il n'y a pas vraiment un choix définitif. L'accès au monde professionnel va se faire en plusieurs étapes : la première consiste à prolonger la scolarité en acquérant par exemple une culture générale dans un gymnase, une école de degré diplôme. Le choix plus contraignant n'intervient au plus tôt qu'à 18-19 ans. Il s'agira le plus souvent de se déterminer par rapport à une voie universitaire ou non

universitaire. A titre d'information, en référence à certaines statistiques scolaires, il me paraît important de relever que le nombre d'élèves qui prolongent leur scolarité au-delà de 15 ans est en augmentation et cela s'observe régulièrement sans faille depuis au moins une bonne dizaine d'années.

2. En ce concerne *l'histoire scolaire antérieure* au moment du choix professionnel, on observe bien entendu tout un éventail de situations. Elles vont de l'histoire scolaire sans heurts, quel que soit le type d'école suivie préprofessionnelle, moderne ou pré-gymnasiale, à des histoires scolaires très compliquées dont le vécu et le ressenti sont lourds pour celles ou ceux qui les ont vécues. Dans le premier cas, le ciel n'est pas chargé comme il l'est dans le deuxième, où on ne sait pas si les nuages que l'on voit se profiler à l'horizon ne vont pas se concrétiser sous des formes que personne ne souhaite.
3. Examinons maintenant *l'appartenance à telle ou telle catégorie d'élèves*. Tous les jeunes, tous les parents, tous les éducateurs, tous les enseignants le savent : le fait de se trouver dans une section pré-gymnasiale ouvre l'accès à l'ensemble des possibles si l'on est promu.

A l'inverse, le fait d'appartenir à un groupe d'élèves qui est moins scolarisé ou même peu scolarisé rétrécit le champ des possibles à une portion congrue. Mais ici tout le monde ne le sait pas ou n'a pas trop envie de le savoir. On fonctionne avec les stéréotypes psycho-sociaux des générations précédentes en disant que ces élèves-là n'ont qu'à entrer dans le monde du travail sans passer par le moule de la qualification. Or, je vous l'ai dit précédemment, c'est un réel problème en raison de la raréfaction des places de travail de ce type.

4. En ce qui concerne la *variable "sexe"*, il est nécessaire de la faire intervenir en relation avec le type de scolarité suivie. Si l'on considère les différences d'accès à une qualification, ces différences me paraissent peu soulignées dans le cas des élèves les plus scolarisés, même si les objectifs de formation ne sont pas superposables, les filles continuant par exemple de ne pas s'intéresser beaucoup aux professions techniques. En revanche pour les élèves les moins scolarisés, les choses se passent de manière fort différente. Les filles sont ici très fortement pénalisées. Si elles s'intéressent à la formation d'employée de commerce, les employeurs leur préfèrent des camarades plus scolarisées et si elles se rabattent sur la formation d'employée de bureau, elles ne trouvent pas de places parce que celles-ci sont rares. L'éventail des possibles au niveau d'une qualification se réduit à une peau de chagrin.
5. En ce qui concerne *l'état des connaissances* au moment des choix, j'aimerais faire les deux observations suivantes : il y a de nouveau ceux qui ne sont pas pénalisés et il y en a d'autres qui sont pénalisés.
- Pour avoir été instituteur pendant quelques années au début de ma carrière, je sais combien le métier d'enseignant est difficile. Chacun reconnaît aussi que certains professionnels sont très motivés alors que d'autres le sont moins : il y a des usures, des

lassitudes, des découragements qui sont compréhensibles. Le métier d'enseignant appelle généralement peu de gratifications si tout va bien; en revanche, il est facile d'être désigné comme bouc émissaire si les choses sont moins bien. Peu importe, ce que je voudrais dire c'est ceci :

- Comment se fait-il que des adolescents ne maîtrisent pas les tables d'addition et de multiplication ou les 4 opérations élémentaires au terme de leurs apprentissages scolaires ? Comment est-ce possible qu'après 8-9 ans d'école, le 50 % des élèves de certaines classes les moins scolarisées n'arrivent pas à trouver le 5 % de cent francs ? Comment se fait-il qu'après 9 ans d'école certains élèves n'aient pas acquis tous les mécanismes de lecture de base indispensables pour déchiffrer un texte simple ?

Tout cela est un peu anecdotique et vous me trouvez peut-être très provocateur, mais comprenez aussi par ces allusions les préoccupations légitimes que peuvent avoir des adolescents qui se sentent inquiets devant l'avenir et qui ne savent pas sur quoi s'appuyer pour envisager celui-ci et les préoccupations parallèles de ceux qui sont censés les accompagner dans leur choix professionnel. Il me semble nécessaire qu'une réflexion soit conduite en profondeur afin de remédier à ces dérapages.

6. A considérer maintenant *la dynamique personnelle* et l'histoire personnelle en relation avec le choix professionnel, il y aurait aussi beaucoup à dire. Cela pourrait constituer sans problème un thème à traiter pour lui-même. Ce que je veux vous dire c'est que cette dynamique et cette histoire pèsent aussi lourdement au moment du choix professionnel.

Pour prendre un exemple parmi d'autres, je me référerai à une recherche conduite dans le cadre de l'OSP et publiée en 1987. Elle concerne une catamnèse d'anciens consultants des sections pré-gymnasiales. L'enquête a porté sur 975 cas. En ce qui concerne le choix professionnel, les différences statistiques sont significatives à .001 si l'on oppose ceux qui sont décrits comme dynamiques et à l'aise par rapport à ceux qui sont peu ou pas dynamiques. Les premiers choisissent souvent la voie des études alors que les seconds attribuent plus volontiers leurs suffrages à la voie des apprentissages ou des écoles de métiers.

Si l'on considère maintenant ces mêmes élèves, ceux qui continuent une formation de niveau gymnasial, on remarque de nouveau des différences statistiquement significatives à .001 non seulement du point de vue du dynamisme personnel, mais aussi du point de vue de l'adaptation socio-affective (ils se disent plutôt bien ou plutôt mal dans leur peau) en opposant ceux qui réussissent leur formation de niveau gymnasial à ceux qui échouent cette même formation.

7. En ce qui touche au *contexte familial*, en rapport avec le choix professionnel, de nouveau on peut dire que ce thème comporte des variations infinies et comme le précédent, il pourrait constituer en lui-même le seul objet à traiter dans cette journée. Deux images seulement pour souligner bien sûr une fois de plus les contrastes et

montrer que l'adaptation - si le choix professionnel est une adaptation particulière - se présente sous des facettes différentes.

Pour les mêmes élèves auxquels je faisais référence tout à l'heure, c'est-à-dire les 975 élèves de section pré-gymnasiale sur lesquels l'enquête a porté, le 90 % de ceux-ci vivaient avec leurs 2 parents, 8 % avec leur mère, 1 % avec le père, 1 % avec des parents adoptifs. Certes, il s'agit d'une cohorte des années 70-80 et pour les élèves de ce même type de scolarité, il doit y avoir aujourd'hui quelques fluctuations.

Question : est-ce que l'on observerait les mêmes proportions chez les élèves se trouvant dans les classes les moins scolarisées ? Ceux d'entre vous qui travaillent avec des élèves placés en institution formuleraient certainement l'hypothèse que l'on trouverait une inversion des proportions mentionnées pour les élèves des classes pré-gymnasiales et ils ne seraient certainement pas loin de la réalité objective.

8. Enfin, quant à considérer *l'offre et la demande en matière de formations*, il faut d'abord souligner que nos adolescents bénéficient d'une offre extraordinairement riche et qu'il faut préserver et développer. Il faut toutefois noter ce qui suit.

L'offre n'est toujours pas satisfaite dans certains métiers (décolletage, par exemple).

Parallèlement le nombre de toutes les places d'apprentissage offertes pour l'ensemble de tous les métiers a tendance à diminuer avec les années et cela inquiète. Il y a une dizaine d'années, 30 % des jeunes terminant leur scolarité obligatoire empruntaient cette voie-là. Aujourd'hui, ils ne seraient plus que 20 %. Mais attention, ne sont pas pris en compte dans ces statistiques ceux qui commencent un apprentissage plus tard, c'est-à-dire au moins 1 an ou 2 après la fin de la scolarité obligatoire ou même davantage.

Quant à la demande, le temps me manque pour vous en présenter une analyse détaillée. Je me contenterai de dire que globalement elle nous renvoie au délicat problème de tout à l'heure, faire vivre conjointement *fantasmes et réalités*. Chez les jeunes filles qui vont quitter l'école, on voit par exemple se multiplier la demande pour les professions sociales : on ne compte plus celles qui lorsqu'elles sont interrogées à l'égard de leurs projets mentionnent dans une proportion que certains estiment à 50 % des formations telles qu'éducatrice, assistantes sociale, animatrice de jeunesse, ergothérapeute ou physiothérapeute. Depuis peu, la palette s'est encore enrichie dans ce sens : la psychiatrie est tombée aussi dans l'escarcelle des préférences des jeunes.

A considérer les adultes auxquels je faisais référence tout à l'heure, c'est-à-dire les chômeurs et les sans emploi, le fait est le même : une grande proportion d'entre eux souhaiteraient avant tout de se réinsérer dans le social alors qu'ils sont non qualifiés. Il y a vraiment à s'interroger !

Par rapport à ces quelques caractéristiques des groupes que j'ai choisi de vous présenter, j'aurais tendance à redire en guise de synthèse ce que j'ai évoqué précédemment : le choix

professionnel et sa réalisation comportent de multiples facettes et de multiples approches. Je le considère avant tout comme un problème d'adaptation parmi d'autres et son réglage ou son équilibrage n'est pas simple à opérer. Qu'on le considère comme une adaptation particulière ou comme une initiation, il est essentiel d'en faire régulièrement une analyse attentive et rigoureuse. Celle que je vous ai proposée n'en est à mes yeux qu'une première esquisse très simplifiée.

Alors, me direz-vous, si l'on reprend maintenant le dernier terme de mon sujet... au seuil de l'an 2000. Est-ce qu'il faut continuer à voir les choses de la même façon qu'on les a considérées jusqu'ici ? Est-ce qu'il faudra au contraire changer notre façon de considérer le choix professionnel ? Pour essayer de répondre à cette interrogation, je vous propose d'abord quelques images très générales auxquelles les précédentes me semblent conduire assez naturellement.

- a) La réalisation de soi sur le plan scolaire et professionnel est non seulement une chose très importante mais, par rapport à l'an 2000 et au-delà, cela m'apparaît une nécessité, ceci dans la mesure où l'adaptation dans tout contexte socio-économique dépend entre autres étroitement des systèmes de formation de la personne. Sous l'étiquette formation, je regroupe la formation professionnelle et la formation personnelle sur laquelle il faudrait aussi s'arrêter. Ces systèmes de formations ne sont pas autre chose que des systèmes d'actions et ils devront être très étendus et très flexibles par rapport aux caractéristiques de l'adaptation de demain.
- b) Le contexte socio-économique fonctionne par des jeux de régulations extrêmement complexes dont la description relève davantage des économistes que des psychologues. Ce contexte est en continuelle transformation et il est susceptible de profondes modifications qui peuvent se manifester sous des formes subites ou latentes, comme on a déjà pu l'observer durant ces 20 dernières années. En raison des changements, des restructurations et des déséquilibres qui s'y produisent, il réclame de la part de ses acteurs flexibilité et mobilité, des concepts probablement importants, voire essentiels, par rapport au choix professionnel aujourd'hui et demain.
- c) L'abord de ce contexte de la part de l'adolescence suppose une adaptation très particulière, une adaptation qui sera caractérisée par la recherche fréquente de nouveaux équilibres. Du point de vue du choix professionnel cela veut dire concrètement qu'il me paraît important pour les jeunes de continuer à bien se former comme auparavant mais peut-être de façon moins pointue que cela l'a été parfois. Aujourd'hui on voit s'agrandir les offres de formation : le bac professionnel en est un exemple, la multiplication des perfectionnements au-delà des apprentissages et des écoles de métiers en est un autre exemple, la mise sur pied de nouvelles filières, les HES (hautes écoles spécialisées) est un troisième exemple. A l'Université on ne compte plus les formations postgrades. Les choses semblent aller dans le sens où nous en parlons depuis plus d'une vingtaine d'années dans le monde de l'orientation.

Et les exclus me direz-vous ? Ceux qui ne répondront pas aux critères, aux exigences sous-jacentes à ces préparations ? Je n'ai pas vraiment de bonnes propositions à vous soumettre si

ce n'est de vous renvoyer à la construction de l'enfant lorsqu'il était à l'école et avant l'école. Quelqu'un n'a-t-il pas écrit un ouvrage intitulé "Tout est dit avant six ans" ?, titre certes provocateur et exagéré. Par cette allusion j'aimerais seulement dire que les exclus dont nous parlons, et que vous connaissez mieux que moi, ils étaient peut-être déjà des exclus ou des exclus en puissance pendant l'enfance et pendant l'école. Par cette nouvelle allusion, j'aimerais vous dire que c'est tôt qu'il faut intervenir avant que les dérapages prennent des tournures devant lesquelles il est vraiment très difficile d'agir.

Le choix professionnel et sa réalisation c'est une adaptation parmi d'autres. Mais il faut comprendre, c'est en tout cas mon point de vue, que les racines se trouvent dans ce qui s'est passé avant dans l'enfance, dans la famille, à l'école.